

Dans le document de 1922 *Deux entrées de une Encyclopédie*, Freud donne une définition de la psychanalyse et fournit un cadre global de sa genèse et de son développement.

*La psychanalyse n'est pas un système du genre philosophique, qui partent de certains concepts fondamentaux strictement définies, pour tenter de comprendre la base de celui-ci la totalité de l'univers, pour alors, une fois accompli cela, ne pas laisser de l'espace pour de nouvelles découvertes et la profondeur adéquate. Au contraire, il adhère aux faits de son propre domaine de travail, essayez de résoudre les problèmes immédiats d'observation, à tâtons en se appuyant sur l'expérience, il est toujours inachevé et prêts à donner un nouvel endroit à leurs théories, ou de les modifier. Pas moins que la physique et la chimie, la psychanalyse tolère que ses concepts suprêmes ne sont pas claires et ses prémisses provisoires, en attendant une détermination plus précise de ces concepts et ces prémisses émergera de travaux futurs.*

*La psychanalyse est le nom:*

- 1) D'une procédé pour l'étude des processus mentaux qui autrement seraient pratiquement impossible de l'accès;*
- 2) D'une procédé thérapeutique (sur la base de cette enquête) pour le traitement de troubles névrotiques;*
- 3) De une série de connaissances psychologiques acquise de cette manière, ajoutées progressivement et convergent dans une nouvelle discipline scientifique.*

S. Freud (1922), *Deux entrées dans l'Encyclopédie: «Psychanalyse» et «Théorie de la libido»*

L'accent peut être mis d'abord sur la pertinence de la psychanalyse comme méthode d'investigation des processus mentaux humains, enquête d'où il a pu mettre au point une méthode thérapeutique pour le traitement de la névrose en l'atteindre de développer une nouvelle discipline scientifique.

Freud fait alors son changement de cap radical par rapport même à ses propres débuts de neurologue, qui peut être illustré en trois points essentiels:

1. renonciation à la suggestion;
2. intérêt accordé à l'effet de soins et non comme une fin;
3. valorisation de la recherche de la cause.

Freud insiste à plusieurs reprises que la psychanalyse se distingue des cas suggestifs ou persuasifs car il ne exerce aucune autorité sur le patient et propose, au contraire, une utilisation très prudente de la technique pour éviter de donner un soutien à des suggestifs frappants qui sont établis automatiquement entre patient et analyste.

Freud écrit: *«L'analyste respecte l'individualité du patient, ne essayez pas de le remodeler en fonction de ses idéaux, et il est heureux s'il peut se éviter de donner des conseils au lieu d'éveiller l'initiative d'une analyse»*. Et encore: *«... le patient n'a pas besoin d'être poli avec assomigliarci, mais plutôt à se échapper et réaliser pleinement sa nature même.»*

S. Freud, *Les rues de la thérapie analytique*

Pour Freud, la fin de l'analyse ne est pas la résolution du symptôme, plutôt réitère que les soins ne est qu'un des effets de le dévoilement de l'inconscient, et cela ne devrait

pas être poursuivie comme un objectif principal de l'analyse: *"L'élimination de symptômes morbides n'est pas poursuivi comme une destination particulière, mais il produit régulièrement de l'exercice à la suite de l'analyse presque accessoire"*.

Avec Freud, donc, la différence entre la psychothérapie et de la psychanalyse se concentre au niveau de la position de ceux qui pratiquent et au niveau des effets cliniques et au niveau de l'objet de l'analyse.

Pour Lacan, la distinction entre la psychothérapie et de la psychanalyse peut se expliquer de trois étapes de base de son enseignement:

- a) la construction du graphe du désir;
- b) le développement de la théorie des quatre discours;
- c) théoriser sur le nœud borroméen.

Par rapport au premier enseignement de Lacan, on pourrait dire que la demande du patient est une demande de psychothérapie, une demande faite à quelqu'un qui est dans une position de savoir, de trouver un moyen d'obtenir mieux, pour comprendre ce qui ne va pas. E 'donc celui qui accueille cette demande, celui qui est dans la position privilégiée de l'auditeur, qui décide quel sort donner aux mots du patient.

Si l'analyste ne se prend pas pour l'Autre du savoir et renonce à diriger le patient, c'est-à- dire d'agir comme un méta identificatoire, pour diriger la cure, se ouvre pour le sujet la dimension du l'au-delà de la demande et ainsi de prendre le chemin de la psychanalyse.

Cette route permettra au sujet de affronter la question de son désir; en elle il prouvera le caractère fondamentalement pulsionnelle de la demande et trouver qu'il n'y a pas l'Autre de l'Autre, qu'il n'y a pas dans l'Autre un signifiant qui peut répondre de son être et donc que ce ne est pas une difficulté subjective d'assumer l'ordre symbolique, mais c'est plutôt le fait que ce défaut, ce manque, est présent au niveau du symbolique en tant que telle.

La différence de position entre le thérapeute et l'analyste est placé de l'utilisation du transfert: il s'agit de décider se il rend l'utilisation de la suggestion pour guider le patient et se positionner comme une destination pour l'autre identificatoire ou plutôt mettre au travail, se renonçant au pouvoir de la suggestion, ce que Lacan appelle le désir de l'analyste par lequel le sujet rencontre la question de son désir au-delà de l'identification.

La différence entre la psychothérapie et de la psychanalyse se radicalise par Lacan avec le développement de la théorie des quatre discours (discours du maître, le discours hystérique, discours de l'analyste, discours de l'université), présentés dans le Séminaire XVII L'inverse de la psychanalyse.

La psychothérapie inscrit dans le discours du maître, dans le discours de maîtrise et de promesses au sujet de la réinsertion sociale, la normalisation. La psychanalyse, au contraire, répond au discours de l'analyste, et vise à produire non tant le rétablissement du sujet en considération de la réalité, mais plutôt un moyen de savoir sur son propre plaisir.

Si le but de la thérapie est le remède, le rétablissement d'une maîtrise sur le symptôme, la restauration du statu quo ante, la récupération de la fonction perdue, l'analyse, cependant, n'a pas pour objectifs primaires la cure. L'analyste n'est pas au service de la réalité collective, il n'est pas le porte-parole du discours social, ne sait pas ce qui est le bien du sujet:

*"L'analyste ne peut pas promettre ni bonheur ni harmonie, ni le développement de la personnalité, et que dans la mesure qui vise au-delà du principe de plaisir. Il peut, à l'occasion, promettre de faire clairement sur le désir du sujet et il aider à déchiffrer ce qui insiste dans l'existence d'un sujet".*

Lacan, *Séminaire XVII L'inverse de la psychanalyse*

Lacan, sur la différence entre la psychothérapie et de la psychanalyse, met l'accent sur la distinction fondamentale entre les deux disciplines est basée sur le fait que l'on prend le chemin du sens, l'autre celle du signe.

Valoriser le signe au détriment du sens est pour Lacan un moyen de reconnecter le signifiant à la jouissance, à l'ordre du symbolique avec l'ordre du réel.

Lacan parle de signes pour indiquer le signifiant quand il se détache de la chaîne signifiante, quand il est réduit à sa unarété, quand il est complètement vidé l'effet de sens et reste seulement l'élément de la jouissance, l'élément illisible, la lettre qui vient à désigner comme dégage par l'Autre, ce qui du signifiant touche la jouissance.

C'est pour cette même raison que Lacan utilise le terme hors-sens, pour indiquer que ce est quelque chose qui est en dehors du champ de l'Autre, de ce qui reste quand le signifiant ne veut plus rien dire.

Nello scritto del 1922 *Due voci di Enciclopedia* Freud dà una definizione della psicoanalisi e fornisce un esauriente quadro della sua genesi e del suo sviluppo.

*La psicoanalisi non è un sistema del tipo di quelli filosofici, che partono da alcuni concetti fondamentali rigorosamente definiti, tentano di comprendere in base ad essi la totalità dell'universo, per poi, una volta compiuta tale operazione, non lasciare alcuno spazio per nuove scoperte e più adeguati approfondimenti. Al contrario essa si attiene ai dati di fatto del proprio campo di lavoro, tenta di risolvere i problemi immediati dell'osservazione, procede a tentoni avvalendosi dell'esperienza, è sempre incompiuta e disposta a dare una nuova sistemazione alle proprie teorie oppure a modificarle. Non meno che la fisica e la chimica la psicoanalisi tollera che i suoi concetti supremi siano poco chiari e le sue premesse provvisorie, nell'attesa che una determinazione più precisa di questi concetti e di queste premesse emerga dal lavoro futuro.*

*Psicoanalisi è il nome:*

- 1) Di un procedimento per l'indagine di processi psichici cui altrimenti sarebbe pressoché impossibile accedere;*
- 2) Di un metodo terapeutico (basato su tale indagine) per il trattamento dei disturbi nevrotici;*
- 3) Di una serie di conoscenze psicologiche acquisite per questa via che gradualmente si assommano e convergono in una nuova disciplina scientifica.*

S. FREUD (1922), *Due voci di Enciclopedia*: "Psicoanalisi" e "Teoria della libido",

L'accento si può porre innanzitutto sulla rilevanza della psicoanalisi come metodo di indagine dei processi psichici umani, indagine a partire dalla quale egli ha potuto escogitare un metodo terapeutico per la cura della nevrosi giungendo ad elaborare una nuova disciplina scientifica.

Freud effettua dunque un suo cambio di rotta radicale rispetto anche ai suoi stessi esordi di neurologo, che si può esemplificare in tre punti essenziali:

1. rinuncia alla suggestione;
2. interesse dato alla cura come effetto e non come fine;
3. valorizzazione della ricerca della causa.

Più volte Freud ribadisce che la psicoanalisi si distingue dai procedimenti suggestivi o persuasivi perché non esercita alcuna autorità sul paziente e propone, al contrario,

un uso molto prudente della tecnica per evitare di dare sostegno ai fenomeni suggestivi che si instaurano automaticamente tra paziente e analista.

Scrive Freud: *“L’analista rispetta l’individualità del paziente, non tenta di rimodellarlo in base ai propri ideali, e si rallegra se può fare a meno di dare consigli risvegliando invece l’iniziativa dell’analizzato”*. E ancora: *“... il malato non deve essere educato ad assomigliarci, ma piuttosto a liberarsi e a realizzare compiutamente la sua stessa natura”*.

S. Freud, *Vie della terapia analitica, Opere, Vol IX, Bollati Boringhieri*

Per Freud il fine dell’analisi non è la risoluzione del sintomo, ribadisce anzi che la cura è solo uno degli effetti dello svelamento dell’inconscio e che non va perseguito come scopo primario dell’analisi: *“L’eliminazione dei sintomi morbosi non viene perseguita come meta particolare, ma si produce nell’esercizio regolare dell’analisi quasi come un risultato accessorio”*.

Con Freud, dunque, la differenza tra psicoterapia e psicoanalisi è focalizzata a livello della posizione di chi pratica, a livello degli effetti clinici e a livello dello scopo dell’analisi.

Per Lacan la distinzione tra psicoterapia e psicoanalisi si può spiegare a partire da tre passaggi fondamentali del suo insegnamento:

- a) la costruzione del grafo del desiderio;
- b) l’elaborazione della teoria dei quattro discorsi;
- c) la teorizzazione sul nodo borromeo.

Rispetto al primo insegnamento di Lacan si potrebbe dire che la domanda del paziente è in origine una domanda di psicoterapia, una domanda rivolta a qualcuno che è in posizione di sapere, per trovare un modo di stare meglio, per capire cosa c’è che non va. E’ dunque colui che accoglie questa domanda, colui che è nella posizione privilegiata di uditor, che decide quale destino dare alle parole del paziente.

Se invece il terapeuta non si prende per l’Altro del sapere e rinuncia a dirigere il paziente, cioè a porsi come meta identificatoria, per dirigere la cura, apre al soggetto la dimensione dell’al di là della domanda e imbocca così la via della psicoanalisi. Questa via permetterà al soggetto di confrontarsi con la questione del proprio desiderio; in essa gli si rivelerà il carattere fondamentale pulsionale della domanda e scoprirà che non c’è Altro dell’Altro, che non c’è nell’Altro un significante che possa rispondere del suo essere e dunque che non si tratta di una difficoltà soggettiva nell’assumere l’ordine simbolico, ma si tratta invece del fatto che questo difetto, questa mancanza, è presente al livello del simbolico come tale.

La differenza di posizione tra terapeuta e analista è posta a partire dall’uso del transfert: si tratta di decidere se fare uso della suggestione per orientare il paziente e posizionarsi come meta identificatoria per l’altro o invece mettere all’opera,

rinunciando al potere della suggestione, quello che Lacan chiama il *desiderio dell'analista* attraverso cui il soggetto incontra la questione del suo desiderio al di là dell'identificazione.

La differenza tra psicoterapia e psicoanalisi viene radicalizzata da Lacan con l'elaborazione della teoria dei quattro discorsi (discorso del padrone, discorso dell'isterico, discorso dell'analista, discorso dell'università), presentata nel Seminario XVII *Il rovescio della psicoanalisi*.

La psicoterapia si iscrive nel discorso del *maitre*, nel discorso della padronanza e promette al soggetto una reintegrazione nell'ordine sociale, una normalizzazione. La psicoanalisi, al contrario, risponde al discorso dell'analista e mira a produrre non tanto un ristabilimento del soggetto rispetto alla realtà, quanto un sapere sul proprio modo di godimento.

Se il fine della terapia è la cura, il ristabilimento di una padronanza sul sintomo, il ripristino di uno *status quo ante*, il recupero delle funzionalità perdute, l'analisi, invece, non ha come mira primaria la cura. L'analista non è al servizio della realtà collettiva, non si fa portavoce del discorso sociale, non sa qual è il bene del soggetto:

*“L'analista non può promettere né la felicità né l'armonia, né lo sviluppo della personalità, e ciò nella misura in cui mira al di là del principio di piacere. Può, all'occasione promettere di mettere in chiaro il desiderio del soggetto e di aiutare a decifrare ciò che insiste nell'esistenza di un soggetto”*

Lacan, Seminario XVII *Il rovescio della psicoanalisi*, Einaudi

Lacan, a proposito della differenza tra psicoterapia e psicoanalisi, sottolinea che la distinzione fondamentale tra le due discipline si basa sul fatto che l'una prende la via del *senso*, l'altra quella del *segno*.

Valorizzare il segno a scapito del senso è per Lacan un modo di ricollegare il significante con il godimento, l'ordine del simbolico con l'ordine del reale.

Lacan parla di segno per indicare il significante quando questo è slegato dalla catena significante, quando è ridotto alla sua unarietà, quando è completamente svuotato l'effetto di senso e rimane soltanto l'elemento del godimento, l'elemento illeggibile, la lettera che viene a designare, in quanto svincolata dall'Altro, ciò che del significante tocca il godimento. E' per questo stesso motivo che Lacan utilizza il termine fuori-senso, per indicare che si tratta di qualcosa che è al di fuori del campo dell'Altro, di ciò che rimane quando il significante non vuol dire più niente.

Nel 1973 Lacan fece la sua comparsa in Italia e ciò permise di coagulare intorno alla proposta lacaniana un gruppo di intellettuali e di psicoanalisti attenti e capaci di mettere in tensione il loro discorso. Di questo esiste un resoconto a cura di Giacomo Contri, pubblicato con il titolo *Lacan in Italia*.

Fu questo evento che diede il via a un momento fecondo, ma assolutamente non interno alle istituzioni riconosciute, che rappresentò l'anelito più intensamente capace di mettere insieme una bella serie di intellettuali italiani e di giovani analisti che cominciò, anche attraverso delle divisioni, a mettere a confronto la psicoanalisi e il mondo della cultura italiana e internazionale. Furono anche gli anni di Verdiglione e della rivista *Spirali* - nata nel 1977 - e basta sfogliarne qualche numero per accorgersi della molteplicità e della qualità dei collaboratori che seppe mettere a confronto. E' proprio sul numero 3, marzo 1980, che Verdiglione dice, nel resoconto della conferenza stampa per il lancio del Congresso internazionale di Psicanalisi *L'inconscio* (tenutosi a Milano dal 30 gennaio al 2 febbraio 1980): "*La psicoanalisi qui non è in crisi. Fino al 1973 semplicemente non esisteva*". E continua, "*Quel che finora è esistito nei termini teocratici e che è passato sotto il nome di psicoanalisi in Italia è quel che chiamo antropoanalisi: qualcosa che ha la vocazione d'integrarsi con la psichiatria, ovvero in una sorta di religione di stato*".

Nel 1985 l'avventura di Verdiglione terminò bruscamente, com'è noto, con una condanna per circonvenzione d'incapace e per associazione per delinquere, con il che – se da una parte si tacitò il "*mostro*" - si diede il via alla possibilità che quanti collaboravano con lui potessero intraprendere la strada del *loro discorso* in una sorta di arcipelago psicoanalitico che tuttora è presente nel nostro paese.

Si potrebbe quindi dire che le due condanne a Verdiglione del 1985 e del 1987 furono il presupposto capace di creare, insieme alle spinte lobbistiche degli psicologi, l'ambiente culturale e politico che permise, tramite il Parlamento e lo Stato, di legiferare sull'inconscio e il transfert.

Giunti al fatidico 1989 conviene che – tramite i resoconti pubblicati sui giornali – si dia voce ai protagonisti che all'epoca parteciparono allo scarno dibattito successivo alla pubblicazione della legge 56/89. Sin dall'inizio si verificò la corsa di molti psicoanalisti all'iscrizione all'Ordine degli psicologi e successivamente all'Albo degli

psicoterapeuti; la cosa avvenne in un lasso di tempo prolungato perché evidentemente si dovette inventare anche un criterio selettivo, visto che nessuna scuola di formazione era ancora attivata e che quindi nessun professionista ne poteva vantare il titolo e la frequenza. Come spesso capita la strada seguita fu una moratoria che, appunto in assenza di regole precise, fece iscrivere ai due albi quanti sino ad allora potevano dimostrare d'averne una formazione conseguita presso istituti e associazioni private oltre che praticato per alcuni anni una qualche sorta di professione in *psico-qualchecosa*. Terminato questo periodo di moratoria, che peraltro vide l'assalto dei più, il tempo si chiuse e a nessun altro mancante dei titoli richiesti fu permesso l'accesso agli albi.

La cosa straordinaria è che nel corso dei dibattiti parlamentari intorno alle psicoterapie la psicoanalisi prima fu compresa e quindi espunta, per non essere più citata e quindi essa appare precipitata in una sorta di limbo che crea tuttora un equivoco evidente: la legge parla di psicoterapie e ha abbandonato fortunatamente la psicoanalisi per strada. Dice il senatore Ossicini primo firmatario della legge che porta il suo nome in una dichiarazione a *La Stampa* – giornale quotidiano di Torino – di fronte alle resistenze di alcuni psicoanalisti poco convinti: *“Non capisco più nulla. Ma se sono stati loro, gli psicoanalisti, a chiedermi di toglierli dal testo della legge perché non volevano essere confusi con gli altri psicoterapeuti. Per fortuna ho i verbali”*.

Dunque è evidente che la faccenda si è presentata come una questione intricata e l'intreccio era composto da alcuni precisi piani: l'esistenza in Italia degli ordini professionali (tra i quali quello dei medici che è potentissimo), la pressione degli psicologi per avere un riconoscimento che li equiparasse ai medici, la pretesa, o esigenza, dello Stato di tutelare le lobby professionali come viatico del consenso politico, lo scarno dibattito intorno alla psicoanalisi in Italia e lo sfavorevole ambiente culturale dominato, in merito alla psicologia, pressoché totalmente dalla medicina e dalla psichiatria e la quasi totale assenza della psicoanalisi all'interno della cultura e delle accademie universitarie.

E' chiaro che per la quasi totalità degli psicoanalisti italiani non v'è stato l'intento di porre mano alla distinzione della psicoanalisi dalla psicoterapia, mentre invece l'anelito alla normalizzazione istituzionale ne ha sconvolto completamente l'identità.



Non è quindi la legge a condizionare la psicoanalisi in Italia, ma è quest'ultima invece a mancare di un'identità capace di porne in risalto la specificità. Scrive Cesare Viviani, autore del libro *L'autonomia della psicoanalisi*, poeta e psicoanalista a proposito della malattia della psicoanalisi italiana: *“ ha ridato posto ai suoi tre nemici fondamentali: l'ideologia, l'oggettività, il senso comune”, ...”In questi cinquant'anni (siamo nel 1989 ndr) dalla morte di Freud, la psicoanalisi si è convertita alle prudenze e alle inerzie dei valori correnti. Ha cercato accomodamenti e plausi, ha cristallizzato la sua teoria trasformandola perciò in ideologia”.*

L'allora presidente della Spi in quegli anni, Giovanni Hautmann, in quell'articolo appare quasi più preoccupato di gestire il periodo di moratoria derivante dal fatto che molti psicoanalisti dell'epoca erano di formazione filosofica e non medica, piuttosto che di distinguere la psicoanalisi dalla psicoterapia, dice infatti: *Non credo che la Spi farà domanda per essere riconosciuta come scuola di formazione. Bisogna prima aver garanzie che lo Stato non interferirà in alcun modo nella nostra società”.* ...*”La legge provoca un impoverimento culturale, Perché sono ammesse solo le lauree in psicologia e in medicina? Musatti era laureato in matematica, Servadio lo è in legge. Melania Klein non era medico. Erich Fromm era sociologo. La legge non ci riconosce nessuna specificità”.*

Ecco, quindi, al punto cruciale: come può la legge stabilire la specificità della psicoanalisi? Lo fa evidentemente quando e se gli stessi psicoanalisti non si curano di specificarsi e, anzi, si preoccupano viceversa di accreditarsi prestamente alla normalizzazione della legge.

Non è bene generalizzare il concetto che tutti gli aderenti alle associazioni istituzionali fossero assenti dal dibattito culturale italiano, o comunque fossero silenziosi di fronte alle pretese normalizzatrici, in verità l'Italia era reduce – come molti altri paesi europei – da una grande stagione di lotte sociali e di battaglie culturali anche intense: il '68 non era passato senza lasciare strascichi e infatti il paese aveva vissuto grandi mutamenti che ne avevano scosso profondamente alcune radicate certezze. A ripetizione, prima il divorzio, la legge sull'aborto e poi la “legge Basaglia”, che nel 1978 abolì gli ospedali psichiatrici e il trattamento sanitario obbligatorio per i malati mentali; il paese conobbe grandi aneliti di riformismo ma negli anni ottanta il terrorismo e la domanda di stabilità politica permisero larghi margini di consociativismo politico e culturale, entro il quale le voci dissonanti erano lontane e ovattate, mentre assumevano risalto quelle conformiste che non comportavano rischi di dissonanza con il potere. E' quindi in questo clima che la legge Ossicini cala il sipario sulla laicità della psicoanalisi, relegandola nei tanti rivoli

lasciati liberi dalla carcerazione di Verdiglione e dalla esplosione del suo movimento. E' altrettanto evidente che nel corso degli anni il movimento non era stato capace di esprimere una psicoanalisi in lingua italiana, ma semmai aveva espresso alcune figure di grande qualità che restavano però isolate, o addirittura – ed è il caso di Cesare Musatti – imbalsamate all'interno della politica istituzionale. Nel 1974 l'editore Einaudi di Torino aveva stampato gli *Scritti* di Lacan e dal 1978 comparvero, sempre per lo stesso editore, i primi *seminari*, tradotti da Giacomo Contri e a tutt'oggi l'opera, com'è noto, non è ancora compiuta. Ciò permise la fondazione di molte associazioni che si richiamano a Lacan e che diedero vita in molte città italiane ad attività culturali anche molto vivaci. Negli anni però la maggiore fabbrica di talenti italiani – il movimento lacaniano – cominciò a confrontarsi con la legge senza badare all'inconscio e molte associazioni lacaniane intrapresero la strada della loro trasformazione in scuole riconosciute dal Ministero dell'Università per la formazione di psicoterapeuti, uniformandosi alle indicazioni curriculari fornite dallo Stato, favorendo, ove non bastasse la scelta di fondo di pretendere di *insegnare la psicoanalisi* formando degli psicoterapeuti – anche attraverso l'equivoco contenuto nei loro nomi associativi –, l'accostamento di senso psicoanalisi e psicoterapie.

Anche la Spi, nonostante potesse rappresentare un vero baluardo ad una deriva medica della psicoanalisi, ha dato vita ad una serie di centri di formazione per psicoterapeuti in molte città italiane. Il fatto di per sé curioso è che non contemplando la legge 56/89, come si è detto, in alcun modo la psicoanalisi sono state le stesse associazioni psicoanalitiche a decidere di farla entrare all'interno del mondo delle psicoterapie stesse. Un atteggiamento contrario avrebbe certamente favorito la fondazione di una identità della psicoanalisi in Italia quale categoria distinta dalle psicoterapie, ma questa non è stata la strada prescelta.

A metà degli anni '90 il movimento ha prodotto un tentativo di aggregazione nazionale: dieci delle più importanti riviste di psicoanalisi, che rappresentano altrettante associazioni localizzate in diverse città italiane, hanno dato vita a *SpazioZero/Movimento per una psicoanalisi laica* che nei suoi tempi più fecondi ha raccolto circa duecento iscrizioni individuali sotto la bandiera della difesa della laicità. Parteciparono a quell'esperienza le riviste di psicoanalisi: *Archè*/ipotesi, *Il Laboratorio*, *Il ruolo terapeutico*, *Insight*, *Psicoterapia e scienze umane*, *Rappresentazioni*, *Scibbolet*, *Sic*, *Simposio*, *Thelema*, *Tecniche e Trieb*. Il patto prevedeva che le riviste fossero libere agli interventi degli iscritti di *SpazioZero*, ma che soprattutto riportassero tutte le comunicazioni del movimento e le iniziative reciproche. Videro così in quegli anni la luce dei numeri che restano ancora rappresentativi di un desiderio di scambio teorico rispettoso della reciprocità.

SpazioZero fu purtroppo però un'iniziativa tutta giocata sulla difesa contro la legge 56/89 e terminò quando tale funzione trovò una sua concretizzazione: un celebre giurista – il prof. Francesco Galgano di Bologna – rilasciò un *parere pro-veritare*, recuperabile anche in internet, sulla legge in questione con il quale attestava che tale norma di legge non si applica alla psicoanalisi. Tale percorso provocò delle lacerazioni poiché molti colleghi preferivano però perseguire la strada dell'attestazione dell'identità della psicoanalisi, e sfociò poi in una sorta di diaspora quando vennero a galla delle pretese di egemonia e soprattutto venne ottenuto il parere attestante l'indipendenza delle due discipline.